Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 46

Artikel: Favey et Grognuz : à Yverdon : [suite]
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195221

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-troisième année. N° 46. Samedi 16 novembre 1895.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
SUISSE: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* et du *1er octobre*.

PRIX DES ANNONCES:
du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Etranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Favey et Grognuz
à Yverdon.

XXII

A peine avaient-ils mis le pied sur la place de fête, que leurs regards furent attirés par la couche de confetti répandus à profusion sur le sol.

— Que diable est-ce ça? dit Favey.

— J'en sais rien, répond Grognuz, on dirait qu'il a neigé.

Et se penchant pour mieux voir, grattant l'herbe avec leur canne, ils se livraient à toute espèce de suppositions, sans cependant pouvoir se rendre compte de ce qui s'était passé.

A quelque distance, près de l'entrée d'un cirque, quelques personnes étaient groupées autour d'un cheval, malade d'un accident arrivé la veille. Quand le cheval fut rentré, Favey et Grognuz, toujours vivement intrigués par les confetti, avisèrent un monsieur de haute taille, qui avait tout particulièrement examiné et palpé l'animal.

— Mossieu, pardon estiuse, je voulais vous demander ce que c'est que tous ces petits ronds qu'on a semé par là, fit Grognuz.

— Eh bien, c'est un engrais artificiel.

— Allons donc! un engrais artificiet?

— Oui, chaque matin, au lever du soleil, on le répand sur la place où, foulé sous le pied des passants, il pénètre dans le sol. Après la fête, et surtout dès le premier jour de pluie, il provoquera, en quelques heures, une végétation extraordinaire; l'herbe poussera avec une rapidité incroyable, plus belle, plus touffue que jamais.

— Ti possible! exclame Favey, on ne sait plus qu'inventer. Alors dites-me voir, Mossieu, d'où ça fait-on venir?

— De la Suisse allemande. Il y a là de grands ateliers, où des centaines de pauvres femmes, les ciseaux en mains, ne font, toute la journée, que découper ces petites rondelles dans des feuilles de papier trempé à l'avance dans un bain chimique.

— Voyez-vous ça!... Je savais bien qu'on avait des engrais pour l'agriculture, mais je ne connaissais pas celui-là... Merci bien, mossieu, de nous avoir mis au clai... A l'honneur.

— Bonjour, Messieurs.

— Pauvres femmes! dit Favey, en ramassant une pincée de confetti, faut-y avoir de la patience! On peut presque pas le croire.

— Oh! c'est une affaire d'habitude. D'ailleurs, ce mossieu n'a pas l'air de dire des mensonges, répond Grognuz.

Quelques moments plus tard, nos deux promeneurs prenaient place sous la cantine. Et frappant de la canne sur la table, Grognuz cria: « Venez-voir ici, sommeiller. »

— Voilà, voilà. Qu'est-ce qu'il y a à votre service?

— Avez-vous du Sainsafe?

— Connais pas; ce vin n'est pas sur la carte; c'est probablement un vin étranger.

— Peuh! fit Grognuz, un vin étranger?... Etes-vous Vaudois?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, vous ne connaissez pas les bons coins. Ça fait rien, donnez-nous du même que ces messieurs boivent là; y me plaît; je vois ça rien qu'à la couleur.

— C'est le vin de fête, Messieurs; il est très bon.

— Epi nous aimerions venir au banquiet pour entendre les discou patriotiques.

— Eh bien, vous savez, c'est à midi.

— On sera là.

Le garçon va chercher la bouteille et la pose sur la table, tout en continuant à louer la qualité du vin de fête.

— Tout ça est bel et bon, fit Grognuz en l'interrompant, débouchez voir toujou; on n'est pas là pour le regarder.

Le garçon débouche la bouteille et reçoit une pièce d'un franc qu'il tourne et retourne avant de la mettre en poche.

— Que regardez-vous tant là? lui demande Favey, c'est pas un pape au moins.... Croyez-vous qu'on se tient de l'argent démonayé?...

Goûtons le voir, Grognuz; à ta bonne santé.

— Pareillement, beau-frère.

Et Grognuz, rappelant le garçon: « Avez-vous pas quelque chose à croustiller pour les dix-heures, quelque chose d'un peu ravigotant.

— Nous avons de l'excellent salami.

— Salami? fait Grognuz en regardant Favey d'un air interrogateur.

— Oui, tu sais, lui dit ce dernier, ce saucisson qui est si tellement cougné, comme on en a mangé à Paris au restaurant Duva, qu'on coupe en fines tranches.

— Ah! ah! eh bien, donnez seulement des tranches un peu épaisses.

* * *

Après s'être bien restaurés, ils se dirigèrent vers le stand de la Ponthaise, où la précision des nouvelles armes les mit en admiration devant certains tireurs faisant jusqu'à huit et dix cartons de suite.

— Te représentes-tu ça en cas de guierre, fait Grognuz avec enthousiasme, c'est là qu'on en déguillerait! Aussi on le sait bien dans les autres puissances; elles nous laissent tranquilles!...

— Oh! c'est pas seulement pour ça, c'est pour la neutralité, dit Favey, qui prétendait toujours en savoir plus que son beau-frère.

— Ouaih! d'ailleurs je ne sais pas ce que vous voulez dire avec votre neutralité.

— Alors, moi je le sais, reprend Favey, l'assesseur m'a expliqué ça dans le temps... Une supposition que les rois se cherchent nièse, nous n'avons pas le droit de nous en mêler, et ni eux le droit de venir sur notre territoire. Alors, si en se tapant ils dépassent les bornes de la frontière, harte là!

C'est ainsi que Favey et Grognuz discutaient tout en se promenant dans le stand, et un peu étourdis par le roulement incessant du tir.

Tout à coup le canon de midi annonça la suspension du tir.

— Ecoute voir ça, s'écrie Grognuz, écoute voir ces nouvelles armes!

Puis s'adressant à un tireur: « Dites-moi, Mossieu, qu'est-ce que c'est que ces fusils qui font de pareilles débondonnées? »

— Ce que vous venez d'entendre, lui fut-il répondu, c'est le canon de midi. Le tir est suspendu, nous allons dîner.

— Vous nous estiuserez, Mossieu, nous sommes bien contents de savoir ça, parce que nous voulons aller au banquiet...

Dis donc, Favey, il nous faut tracer, c'est l'heure.

Et nos deux hommes de courir à la cantine. Mais au lieu de suivre le chemin, ils font comme tant d'autres, ils franchissent le tertre roide qui limite, au nord, la place de Beaulieu.

Favey ayant pris un trop grand élan ne put s'arrêter qu'au bas de la rampe, après avoir perdu en route canne et chapeau, aux rires d'un groupe de gamins criant: « Hé! le chapeau! hé! le chapeau! Oh! la, la!»

— Vermine d'enfants! murmura notre homme, c'en est tout sale par ce Lausanne!

Grognuz, plus prudent, avait été moins vite, mais distrait par l'aspect de la fête, très pittoresque vue de ce point, il engage un pied sous une racine d'arbre mise à nu, fait une culbute en règle, va donner contre la petite table d'une marchande de pains d'épices, et renverse le tout au désespoir de la pauvre femme, pour laquelle un tireur prend chaudement parti.

— Vous me payerez le dommage, criait-elle, tenez, en voilà un, deux, trois, quatre... huit de cassés!

— Oui, eh bien, qu'est-ce que ça vaut cette bourtia? demande Grognuz.

— Un franc vingt.

— Un franc vingt, c'est pas la mort d'un homme. Tenez, vous n'aurez rien à réclamer, puisque je vous laisse enco les morceaux.

— Oui, oui, allez maintenant, répond le tireur, allez, maladroit, paysan du Danube.

— Pas plus danube que vous, Mossieu; c'est un petit malheur qui peut arriver à chatiun... Epi quoi! n'ai-je pas payé les biscomes?...

— Oui, oui, ça suffit!

— Oh! ça suffit!... Si voulez toujours rispoter, on est là!

(*A suivre*).

Le docteur Sauria

et les allumettes.

A propos de la votation fédérale sur le monopole des allumettes, on a beaucoup parlé de la fabrication de ces petits bouts de bois soufrés et phosphorés, s'allumant sous une simple friction, et dont nous ne saurions plus nous passer dans la vie ordinaire, ne fût-ce même que pendant quelques heures.

Mais ce que chacun ne connaît pas, ce sont les curieuses circonstances dans lesquelles l'allumette fut inventée et par qui. Les lignes suivantes, empruntées au *Petit Marseillais*, nous le disent dans des détails fort intéressants.

« Dans le petit cimetière de St-Lothain, en plein Jura, on vient d'enterrer sans pompe et sans discours un vieillard de 84 ans, le vénéré docteur Sauria.

» Mort pauvre, on peut dire qu'il a fait au Trésor une rente de 300 millions. Sauria était l'inventeur des allumettes chimiques.

» J'avais l'honneur de le connaître et les lettres qu'il voulait bien m'écrire renfermaient de précieux détails sur son invention.

» C'était au collège de Dôle, en janvier 1831, époque à laquelle la simple allumette soufrée régnait en souveraine dans les ménages. Le fumeur en était réduit à se brûler les doigts avec le briquet traditionnel.

» Plus curieux de chimie que de grec, ne rêvant qu'alambics et cornues, le collégien Sauria imagina, un beau jour, de faire des allumettes avec du chlorate de potasse, du soufre et du phosphore.

» A la suite de frictions répétées, la flamme jaillit, l'allumette prend feu, une grande invention est née.

» Vous devinez quelle ovation fut faite au jeune collégien! — Venez voir! Venez voir! s'écriaient ses camarades pleins de surprise et d'admiration; Sauria vient de trouver des allumettes qui brûlent toutes seules!...

» Notons en passant que les plus enthousiastes des condisciples du jeune Sauria s'appelaient Gagneur et Jules Grévy.

» Le principal du collège de Dôle, l'abbé Petit, tombait des nues, et le professeur de chimie, M. Nicolet, n'en revenait pas. Un autre professeur, M. Puffeney, plus tard directeur de la bibliothèque de Dôle, se mit à fabriquer pour son compte personnel de ces nouvelles allumettes que tout le monde voulait voir s'enflammer.

» Le jeune collégien de Dôle ne devait pas profiter de son invention. Quelques personnes de la ville, amies de la famille Sauria, furent sollicitées de prendre un brevet. Mais alors un brevet coûtait quinze cents francs et personne n'osa risquer cette somme.

» Qui donc aurait pu soupçonner les milliards qui allaient jaillir de la petite allumette de Sauria!

» Quelque temps après, le professeur de chimie, M. Nicolet, se trouvant en Allemagne, chez des amis, parla avec admiration de son élève. Il paraît même que ce bon professeur, aussi naïf qu'enthousiaste, eut l'imprudence de faire une conférence sur l'allumette de Sauria.

» Les Allemands ont quelque chose de très fin: c'est l'oreille. Recueillant avec soin les ingénues confidences du chimiste francais, la scrupuleuse Allemagne, deux ans après, inondait l'Europe des premières allumettes chimiques fabriquées dans je ne sais combien de manufactures.

» C'est ainsi que, de l'autre côté du Rhin, le Wurtembergeois Kummerer s'attribua sans façon l'invention de Sauria.

» C'est en 1832, date précise et indiscutée, que Kummerer — mort en 1857 dans l'asile d'aliénés de Lidigsbourg — fabriqua ses allumettes inventées par Sauria en 1831, ainsi que toute une ville l'a attesté, que le fait se trouve formellement consigné dans les *Merveilles de la chimie*, *La Nature* et de nombreux ouvrages scientifiques. »

Ruse d'amoureux.

Dans la patrie d'Ollivier Basselin, de bachique mémoire au fond du bocage normand, la coquette ville de Vire semble avoir hérité de l'esprit du gai poète, ami de la chanson gauloise et du bon cidre mousseux.

Tout l'ouest de la France fourmille de légendes sur les farces jouées aux habitants de Villedieu-les-Poêles sa voisine, et sur la patience angélique de ces derniers à rechercher, quand même, la société des malins Virois.

Pour exagérées qu'elles soient, un grain de vérité repose au fond de toutes ces histoires, et, à juste titre, les petits-fils de l'inventeur du vaudeville jouissent de la réputation de sortir avec adresse des plus mauvais pas.

Il n'est pas jusqu'aux amoureux qui ne savent faire appel à leur ingéniosité pour arriver à leurs fins, et le trait suivant, dont nous garantissons l'authenticité, les dépeindra.

Fille unique d'un riche marchand de draperies, Renée Garnier passait avec raison pour une des plus belles personnes de Vire.

Vingt ans, brune, d'un éclat de teint merveilleux, de taille moyenne et bien prise, la poitrine rondelette et des hanches d'Espagnole, elle charmait le regard et le retenait.

Fort jolie, comme l'héroïne de Parthenay, elle le savait bien et volontiers souffrait qu'on le lui dit.

Tous les jeunes gens des environs en étaient amoureux, mais, à cause de la richesse connue des parents, peu d'entre eux osaient briguer l'honneur de sa mignonne main.

Aux premiers rangs figuraient trois amis, et, la gracieuse coquette tenant entre eux une juste balance, chacun pouvait espérer qu'il l'emporterait un jour sur ses rivaux.

La veille de la foire des Rogations, foire renommée dans toute la contrée normande et attirant à Vire une affluence de monde considérable, suivant la traditionnelle coutume, on jouait aux dominos avec des cartes chez le père de mademoiselle Renée Garnier. Assez amusant, très à la mode dans le Calvados, ce jeu ne demande pas une attention soutenue et permet de suivre facilement la conversation.

Naturellement, les trois prétendants brillaient à leurs postes, et chacun d'eux s'efforçait de se montrer aimable. A un moment donné, interpellée par une cousine, la jolie Renée répondit:

— Vous avez raison, madame, la foire des Rogations promet d'être superbe. Par ce temps magnifique, les baraques s'annoncent nombreuses et ce sera pour moi une fête de les visiter. Une certaine voiture surtout a fixé mon attention, et je n'aurai garde de n'y pas entrer.

— Laquelle?